

FIGURES MISSIONNAIRES

Marie-Pauline Jaricot, figure pionnière du laïcat missionnaire

(1^{ère} partie)

Jacques Gadille
Université "Jean Moulin-III" (Lyon)

1. Sa personnalité et ses engagements apostoliques

1.1. *Le milieu familial et paroissial*

Elle naquit à Lyon presque avec le siècle (le 22 juillet 1799), au pied de la Croix-Rousse, dans le quartier et le milieu des négociants en soierie. Mais ses attaches étaient populaires. Elle aimait la ferme paternelle du hameau de Verchery, près de Soucieu en Jarest, dans l'Ouest lyonnais, pour le contact qu'elle lui donnait avec la nature et les animaux. Certes, son père avait gagné la grande ville manufacturière: comme ouvrier plieur de soie; il y avait rencontré Jeanne Lattier, elle-même ouvrière dans le Vieux-Lyon, au cours du pèlerinage annuel de la Fête-Dieu et ils avaient décidé d'unir leurs vies, quelques années avant le grand traumatisme de l'été 1793. Sur une population d'environ 150 000 habitants, la répression jacobine devait faire plus de 1.800 victimes. Antoine Jaricot avait réussi à sauver les siens. Puis, tirant habilement profit de la conjoncture de forte reprise de "la fabrique", il acquit en quelques années un beau patrimoine qui lui permit d'assurer à Marie-Pauline, la dernière de leurs sept enfants, une éducation soignée dans un pensionnat situé à Fourvière.

C'est à une autre grande maison du faubourg de Tassin, que la fillette attacha ses souvenirs d'enfance. Ses parents l'y emmenaient pendant les vacances de l'été. Les jeux avec les frères et soeurs égayaient les conversations avec les visiteurs, l'abbé Balley, curé du bourg voisin d'Ecully qui assura la première formation du futur curé d'Ars, Clément Villecourt, aumônier de la Charité qui deviendra évêque de la Rochelle et cardinal, des prêtres de Saint-Nizier, la paroisse urbaine la plus importante, les abbés Jacques-François Besson, futur évêque de Metz, Jacques Linsolas, Jean-Wendel Würtz, prêtres qui avaient connu l'exil et la prison au moment de la grande révolution. Les parents de Marie-Pauline avaient choisi de la faire baptiser à domicile par un prêtre réfractaire, plutôt que de se présenter à Saint-Nizier, alors gouvernée par des "constitutionnels".

Toute autre était cette paroisse, lorsque l'adolescente la fréquenta sous l'Empire et la Restauration. Saint-Nizier était alors regardée comme un foyer de l'opposition légitimiste, contraire aux tendances gallicanes prêtées aux vicaires généraux du cardinal Fesch, l'oncle de Napoléon. Il n'est pas étonnant que M. Besson ait préparé l'éviction, tardive, de ces derniers, que l'exil romain de Fesch en 1814 avait rendus tout-puissants: la nomination de l'évêque de Limoges, Mgr de Pins comme administrateur apostolique intervint en décembre 1823. Quelques années avant, ce

même curé de Saint-Nizier avait patronné l'édition, dans le cadre de sa paroisse, du grand ouvrage de Joseph de Maistre, *du Pape*.

Il fallait rappeler ces séquelles du choc révolutionnaire dans le clergé de Lyon, à l'avant-plan d'une brillante reconstruction religieuse.¹ En effet, Pauline fut mêlée, toute jeune, à ces querelles, notamment par son premier directeur de conscience, cet abbé Würtz, prêtre d'origine mosellanne, à la foi un peu carrée, et dont l'intransigeance sacrifiait aux courants illuministes du temps. C'est à lui, après une rude prédication du Carême 1816 sur "les illusions de la vanité", que la jeune fille confia sa résolution de rompre avec les mondantés de son milieu où son intense vitalité,² ses talents de chanteuse et d'écrivain lui permettaient de briller aisément. Désormais, elle jugea ce brio superficiel et décevant: "(Devant ma famille réunie) je lui demandai pardon des sentiments mondains dont je l'avais si souvent rendue témoin, et lui fis connaître mon heureux renoncement aux manières, aux plaisirs, aux pensées que le monde consacre et que Jésus-Christ déteste...".³

Elle demanda à son frère Paul de retoucher un portrait d'elle, en enlevant les dentelles qui ourlaient le décolleté de sa robe et ses demi manches bouffantes. Elle porta la longue et austère jupe des ouvrières en soierie, leur simple coiffe à godrons, leurs chaussures grossières. L'importance que toute jeune fille de cet âge accorde à ces détails vestimentaires, les moqueries que son nouvel accoutrement ne manqua pas de susciter dans "la bonne société" donnent la mesure du courage volontaire que supposait une telle résolution...

1.2. Ses engagements missionnaires, dans leur succession et leur diversité.

Les enquêtes sur la condition des ouvriers, notamment dans les grands centres de l'industrie textile comme Lyon ont amplement établi la misère physique et morale et la population laborieuse en cette première moitié du XIX^èmè siècle. Les premières victimes étaient les enfants et les jeunes femmes, assujettis depuis le plus jeune âge à de longues heures de travail dans un milieu malsain: ils souffraient de malformations, de sous-alimentation, de tuberculose. Les abandons d'enfants, leur mortalité, leur manque total d'éducation se traduisaient par la délinquance et la prostitution. Or, le curé Besson et ses vicaires comme Louis Querbes qui fondera les clercs enseignants de Saint-Viateur avaient multiplié à Saint-Nizier les oeuvres de piété, d'éducation et d'assistance qu'encadraient tout particulièrement des dames et des jeunes filles. Dès 1802, l'ancien jésuite Pierre Roger devenu "père de la foi" avait suscité une "société de jeunes gens" présidée par un agent de change, Benoit Coste, noyau d'une "congrégation des Messieurs", qui mena, en outre, une résistance clandestine à l'Empire. Le frère de Marie-Pauline, Philéas en faisait partie et sa soeur adhéra tout naturellement à la congrégation parallèle des Demoiselles.

Elle sut très tôt attirer autour d'elle des compagnes issues de son milieu comme Claudine Thévenet qui avait vu ses deux jeunes frères mourir presque sous ses yeux en 1793 dans la plaine des Brotteaux, et qui s'était faite visiteuse des prisons, avec son amie Charlotte Dupin. Claudine et Marie-Pauline avaient rallié une "société des Sacrés Coeurs de Jésus et Marie" formée par l'abbé Coindre à la paroisse Saint Bruno sur la colline de la Croix-Rousse. Mais lorsque ce prêtre les avait invitées à former une congrégation, — ce sera la congrégation de Jésus-Marie⁴ — Pauline préféra poursuivre son action d'accueil, d'éducation religieuse et professionnelle des enfants ramassés dans la rue, en créant sa propre association dont le nom évoque toute une orientation spirituelle, — *l'Oeuvre des Réparatrices du Coeur de Jésus méconnu et*

méprisé. Cette fois, celles qui acceptaient de coopérer à son oeuvre "de prière, d'assistance, de visite aux malades" de l'Hôtel-Dieu étaient en majorité ces ouvrières dont elle avait voulu partager la condition: Parmi les personnes auxquelles je m'adressais, j'ai trouvé des coeurs qui semblaient entrer dans mes pensées et partager mes peines. C'étaient de simples ouvrières, car, pour les riches, je n'osais guère espérer de me faire comprendre, à moins que ce ne fût que de bien jeunes personnes...".⁵

Son activité était soutenue par ses frères Paul et Philéas et par sa soeur Sophie devenue Madame Perrin. Philéas devait bientôt entrer au petit séminaire de Sainte-Foy l'Argentière dans l'intention de devenir membre des Missions Étrangères de Paris. Ils connaissaient un membre de cette société, l'abbé Chaumont, qui venait de rééditer un état des besoins des missions en Asie. D'autre part, une famille voisine des Jaricot, les Petit, avait organisé le séjour à Lyon de Mgr Dubourg, évêque de La Nouvelle-Orléans, rencontré lorsqu'elle résidait en Guadeloupe. Pauline était donc au fait de l'état pitoyable des missions catholiques "des deux Indes". Aussi demanda-t-elle à ses nouvelles compagnes d'organiser "la collecte du sou de la mission" auprès des ouvrières, suivant une méthode que ce prêtre avait vu pratiquer Outre-Manche par les sociétés missionnaires protestantes. Cette collecte fut initialement désignée sous le nom *d'Association de Lyon* ou de *Petite société* avant de recevoir celui *d'Association de la Propagation de la foi*, nom créé par un autre prêtre des Missions Étrangères, le Père Charles Langlois.⁶ L'originalité bien connue de Pauline fut d'imaginer, en un soir de l'automne 1818, un regroupement des collecteurs en "dizaines", "centaines" et "sections" de 1000 donateurs. Ce moyen se révéla si rentable en 1820 et 1821, que, le 3 mai de l'année suivante, Benoît Coste et onze autres personnes, dont deux ecclésiastiques, décidaient d'officialiser l'association en étendant à Paris et dans les diocèses ce système expérimenté dans les quartiers populaires de Lyon: "Nous n'avons fait, écrit l'un des participants à la réunion,⁷ que développer et régulariser une idée qui n'est pas de nous. C'était surtout dans la classe ouvrière que l'oeuvre était répandue et que chaque associé, en donnant sa légère aumône la donnait pour les missions. C'était là l'idée sensible qui saisissait tous les esprits, les mots de *missions*, de *missionnaires* se trouvant attachés à l'idée de l'association...".

Si Pauline n'était pas présente à la réunion fondatrice, c'est parce qu'elle se trouvait alors malade chez son beau-frère Chartron, à Saint-Vallier. Sa santé, durablement fragilisée par un accident survenu en 1814, peu avant le décès de sa mère, avait été compromise par ses incessantes pérégrinations dans les étages d'immeubles malsains⁸ et au chevet des malades. Mais elle avait une raison plus profonde, qu'elle redira à ses frères: elle s'effaçait volontiers devant des mains qu'elle jugeait plus expertes que les siennes, pour la conduite d'une telle oeuvre; surtout, elle répugnait à se laisser accaparer par une seule oeuvre, au risque de ne plus se porter là où une nouvelle urgence se ferait sentir: "Ma vocation, écrit-elle, n'est point de me donner tellement à une oeuvre, que j'oublie tout le reste, pour m'en occuper... Non, je suis aux ordres de tous les serviteurs de Dieu et ne prétends point m'imposer l'obligation de ne plus aller là où est le plus grand besoin...".⁹

Le pape Léon XII allait mettre en avant cette nouvelle urgence lors du jubilé de 1825, en dénonçant la poussée d'anticléricalisme liée à la diffusion à partir de la France des oeuvres des philosophes du XVIII^e siècle, sous forme d'éditions populaires. Une "Oeuvre des bons livres" vint opposer à cette propagande antichrétienne le contrefeu d'une diffusion d'ouvrages de piété ou de vies de saints.

Sous l'influence de ses nouveaux directeurs jésuites,¹⁰ Pauline y adhéra, mais elle choisit de s'attaquer à la racine du mal de l'incrédulité grandissante dans les milieux populaires: elle jugea qu'un retour à la prière serait le vrai remède. Elle imagina de raviver la pratique traditionnelle du chapelet qui subsistait c4ans quelques cercles de dévotes âgées, pour en faire un réel mouvement de masse. Elle lui appliqua le même principe de groupement associatif qui avait si bien réussi à la *Propagation de la foi*, — à la nuance près, qu'il s'agissait cette fois de groupes démultipliés de "quinzaines" pour correspondre à la structure de la méditation des quinze dizaines de chapelets, distribués suivant les trois séries des grands mystères de la vie du Christ et de Marie. Ce sera *le Rosaire Vivant* qui s'étendra rapidement dans les paroisses, les diocèses voisins de Lyon, pour former un réseau qui comptera en France un million d'associés en 1834. L'organisation parallèle de la *Propagation de la foi* favorisera la diffusion de l'oeuvre dans les terres de mission.

Observons surtout que, très tôt, les groupes du Rosaire furent invités à doubler la prière mariale par l'adoration du Très Saint-Sacrement, sous la forme d'une veille permanente, symbolisée par la lampe qui ne cesse de signaler la présence eucharistique: ainsi, la piété mariale débouchait naturellement sur la contemplation de Jésus présent dans l'hostie, — un souci que Marie-Pauline fit clairement ressortir dans les circulaires qu'elle commença en 1829 à adresser régulièrement aux divers groupes de prière. Cela signifiait toute l'importance qu'elle invitait à accorder à la prière essentielle du christianisme, l'Eucharistie, pour la coupler étroitement à l'activité de la mission, proche ou lointaine. En outre, la collecte d'une sorte de cotisation, modulée auprès de chaque quinzainière selon les ressources de chacune d'elles traduisait par un vrai sacrifice la réalité de son engagement. Du fait de l'extension du *Rosaire Vivant* reconnu officiellement par les brefs des 27 janvier et 2 février 1832, elle dût bientôt gérer des sommes importantes, dont l'emploi reste mal connu. Certes, il fallait répartir les cartons du Rosaire et la correspondance entre tous les groupes, pourvoir à l'entretien de ces Filles de Marie qui, au nombre d'une vingtaine furent logées dans la maison de Lorette, que Sophie Perrin lui acheta en 1832, pour assurer ce service.¹¹ Il est probable qu'une partie de ces sommes fut affectée à l'entretien des lieux mêmes de la prière, ces églises de campagne dont elle déplorait le délabrement, comme une honte insoutenable.¹²

Or, cette maison devenue celle du Rosaire allait bientôt se trouver au centre d'une tempête qui avait pris naissance, en novembre 1831, sur le versant de la Croix-Rousse qui lui faisait face: ce fut la révolte des Canuts (1831-1834). Celle-ci inaugurait la succession des convulsions sociales qui rythmèrent notre XIX^e siècle. La question ouvrière représentait désormais une quatrième urgence apostolique, que Marie-Pauline ressentit d'autant plus douloureusement, qu'elle était en quelque manière "partie prenante" dans le conflit. Aussi les pages de son autobiographie sont-elles toutes frémissantes de la relation qu'elle en donne: on la voit dénoncer l'intransigeance, voire la dureté des marchands-fabricants, en regard de la modération des revendications des chefs d'atelier et des canuts, qui défendaient leur gagne-pain dans une crise affectant la soierie lyonnaise depuis quelques années. Voulant à tout prix prévenir l'affrontement entre le monde du travail et les bourgeois revêtus de leur tenue de gardes nationaux et renforcés par les troupes commandées par Soult, à la demande du gouvernement, Pauline prit une initiative étonnante: elle se lança, avec ses amies, dans une campagne de distribution aux soldats et aux ouvriers, de médailles à l'effigie de l'Immaculée, pour que chacun d'eux se plaçât sous la protection de Marie. Elle soutint, d'autre part, l'offre de médiation présentée par les ouvriers et qu'adoptera finalement la préfecture: celle d'un tarif minimum au dessous duquel prix et salaires ne pourraient tomber et que les fabricants

s'engagèrent à respecter. Il est impossible d'établir si la campagne de demande de protection à la Vierge a disposé les esprits à prendre la voie de la négociation. Ce qui est sûr, c'est qu'elle remporta un succès tel dans un milieu militaire pourtant largement pénétré alors par l'anticléricisme, que le commandement décida un retrait prématuré des troupes, pour les soustraire à cette "propagande" religieuse!... D'autre part, le P. Naidenoff émet l'hypothèse que l'événement aurait eu pour effet de précipiter la décision, en juin 1832 de reproduire en nombre "la médaille miraculeuse" commémorant l'apparition de Marie à Catherine Labouré, à la chapelle de la rue du Bac, le 27 novembre 1830, — décision que l'on avait donc différée pendant plus d'un an et demi.¹³

La seconde révolte des canuts, en avril 1834, fut plus sanglante: insurgés et soldats se livrèrent à une canonnade à fronts renversés, les premiers retranchés sur les hauteurs de Fourvière, les seconds ripostant à partir de Bellecour, — en sorte que la maison de Lorette fut prise entre les deux feux. Pauline, alors alitée, ses Filles de Marie et le personnel durent se réfugier pendant quatre longues journées dans un souterrain creusé sous le jardin: tous prièrent assidûment autour de la réserve eucharistique qu'elle avait ordonné de transférer, dès les premiers tirs. La maison elle-même, placée "sous la garde" d'une statue de la Vierge juchée à son faite fut étonnamment épargnée. Mais ces journées dramatiques ancrèrent Pauline dans la conviction qu'il fallait engager l'Église dans une action de réconciliation sociale. Ce sera l'"Oeuvre des ouvriers".

Son lancement fut retardé par la grave maladie qui allait motiver la décision très risquée qu'elle prit de partir en mai 1835 à Paray-le-Monial puis à Rome: elle désirait implorer sa guérison sur les reliques de sainte Philomène déposées à Mugnano, près de Naples, guérison miraculeuse qui survint en août suivant. Dans une circulaire datée de mai 1845 seulement, elle confia aux associés du Rosaire le plan suivant: constituer une "banque du Ciel", alimentée par des prêts remboursables, mais sans intérêts; cet argent servirait à financer des entreprises accordant à leur main d'oeuvre des salaires plus élevés, afin d'assurer une bonne éducation aux enfants.¹⁴ Mais le projet fut aussitôt capté par quelques affairistes douteux qui, sous le masque d'intentions religieuses, trompèrent la confiance de Pauline. Ils la persuadèrent d'investir tout son patrimoine dans les forges de Rustrel, dans le Vaucluse, dont le propriétaire était fortement endetté. Découvrant rapidement le détournement des fonds, Mlle Jaricot engagea contre lui une longue action judiciaire, qui finalement trancha en faveur de la plaignante. Elle réussit même à mettre l'usine en route pendant quelques mois.¹⁵ Mais la crise sévère de 1846-48 et l'absence d'une personne qualifiée sur place condamnaient l'entreprise à terme. Celle-ci fut vendue à de folles enchères en mai 1852, nettement au-dessous de sa valeur d'acquisition et le passif s'éleva à la somme énorme de 400 000 F, à la charge de Pauline.

Les dix années qui lui restaient à vivre furent littéralement empoisonnées par cette faillite, mais elle ne cessa de se battre, pour rembourser ses prêteurs, frappant sans succès à bien des portes. Elle essuya le refus du Conseil de la *Propagation de la foi*, dont "les Messieurs" allèrent jusqu'à lui contester sa qualité de fondatrice. Elle subit les pires avanies, y compris de la part des membres de sa propre famille. Elle voulut en effet se réserver l'entier contrôle de la couverture de la dette, refusant toute solution globale comme la vente du domaine de Lorette à la Commission de Fourvière qui s'était portée acquéreur. Outre l'offre jugée trop faible, le produit de la vente aurait servi en priorité à désintéresser les plus gros créanciers. Or elle se voulait fidèle, coûte que coûte, au premier engagement de sa vie: sa proximité avec

les pauvres. Ne gardant auprès d'elle que deux fidèles compagnes, vendant jusqu'à son mobilier pour rembourser ses plus petits prêteurs, elle se réduisit à une existence de misère: le curé de la paroisse de Saint-Just dont elle dépendait l'inscrivit dès 1853 sur le rôle des indigents et elle survécut ainsi de longs mois, cherchant réconfort dans une ultime visite au curé d'Ars qui l'admirait de "porter avec amour beaucoup de croix et de très lourdes", et dans ses correspondances avec la supérieure des Ursulines de Chavagnes et avec l'évêque de La Rochelle: celui-ci l'exhortait à défendre ses droits.

La maladie qui devait l'emporter à l'aube d'une froide matinée d'hiver, le 9 janvier 1862, l'avait contrainte à s'aliter pendant trois mois, qui furent marqués par une grande souffrance. Elle puisa un ultime réconfort dans la présence des pauvres qu'elle considérait comme sa propre famille, et dans le privilège, reçu très tôt, de garder la réserve eucharistique et de suivre la messe dans la chapelle sur laquelle s'ouvrait sa chambre. Elle put ainsi s'associer intimement à la Passion du Christ qui avait été le grand moteur de ses engagements.

1.3. Originalité et actualité des moyens mis en oeuvre

Dans le message que Jean-Paul II a adressé à l'archevêque de Lyon à la mi-septembre 1999 pour le bicentenaire de la naissance de la fondatrice de la *Propagation de la foi*, le Pape parle à son sujet d'"une volonté inouïe d'entreprendre, marquée chez elle très tôt..."¹⁶

Servie par un sens aigu de l'organisation fréquent parmi les Lyonnais, cette volonté s'est en effet traduite dans des domaines très variés. Elle a étroitement allié mission de proximité auprès des pauvres à une vision universelle de cette mission, tant au niveau de l'évangélisation lointaine, que de la question sociale. Enfin, elle a toujours conjoint prière et activité extérieure, faisant de celle-ci "une contemplation active",¹⁷ au point qu'il nous faut consacrer une nouvelle étude à cette dimension essentielle.

Toutes ses initiatives furent porteuses d'intuitions fécondes, même à travers les échecs et les épreuves finales: elles furent le fait d'une jeune femme dont la vitalité et le charme exerçaient sur les compagnes de son âge, essentiellement dans les milieux populaires, une action d'entraînement; qu'elles fussent groupées autour d'elle ou au loin, les unes et les autres acceptaient de prendre sur leur temps et leurs ressources modestes, pour mettre en commun leur prière, au service et au salut des plus pauvres et des missions. L'argent qu'elle a, un jour, qualifié de "boue sordide"¹⁸ ne faisait que matérialiser un engagement personnel et servir les oeuvres de salut: elle abhorrait les quêtes anonymes ou les simples aumônes. Or, si de tels engagements de chrétiennes n'étaient pas rares à son époque, c'était dans le cadre des congrégations religieuses, où nombre de fondatrices comme Marie-Sophie Barat et Anne-Javouhey font figure de véritables femmes d'entreprise.¹⁹ Pauline, quant à elle ne fut jamais attirée par l'appartenance à l'une de ces congrégations: au moment où son aînée, Glady Thévenet prenait le voile, elle déclarait modestement:

"Je n'avais jamais ressenti d'attrait pour la vie toute céleste des religieuses: ma trop faible piété ne pouvait s'élever jusqu'à cette perfection. Cependant, j'osai jeter les yeux sur le bonheur des Épouses chéries du Seigneur..."²⁰

C'est donc comme laïque, état qu'elle demanda à ses Filles de Marie de partager avec elle, qu'elle incarna ce renouveau post-révolutionnaire des missions, qui se

distingue de celles de l'Ancien Régime par leur enracinement et leurs ressources puisées dans les masses laborieuses du peuple chrétien.

Enfin, on a déjà observé, mais on doit y revenir, que ses créations, à la fois dans le domaine de la mission et des oeuvres de piété, se sont faites dans le cadre d'associations de laïcs. Or, ce cadre apparaît comme une innovation féconde, tant dans l'État post-révolutionnaire, que dans l'Église catholique.

On le sait, les républiques qui, à partir de la loi le Chapelier de juin 1791, avaient proscrit tout régime corporatif ou d'association professionnelle et religieuse au profit de la seule initiative individuelle mirent plus d'un siècle à bâtir un régime légal de l'association, dont les congrégations religieuses furent explicitement exclues en 1901. La *Propagation de la foi*, malgré le régime de la Restauration et l'appui de la Grande Aumônerie, ne pouvait donc prétendre à aucune couverture légale.

Du côté des institutions ecclésiales, le précédent des confréries de l'Ancien Régime n'avait pas toujours été très concluant et certaines avaient eu des rapports agités avec l'autorité paroissiale dont elles dépendaient étroitement. "Une association *volontaire*", selon l'appellation des Églises issues de la Réforme ne répondait à aucune catégorie de la législation canonique catholique, et il faudra la fondation de l'ACJF, sous l'égide de la Compagnie de Jésus, pour acheminer vers une certaine reconnaissance d'une autonomie des laïcs dans le droit canonique. C'est cette postérité qui est en germe dans les initiatives de Marie-Pauline.²¹ Sa hardiesse est confirmée *a contrario* par les démêlés qu'elle lui valut avec l'administration diocésaine: dès les débuts, Louis Querbes ne l'accusa-t-il pas de schisme (?) et M. Besson obtint de M. Courbon une autorisation de la collecte du sou pour les missions "à condition qu'on laisse l'association dans ses limites actuelles"!...²² Dix ans plus tard, c'est à l'occasion de la venue de Mgr Lambruschini comme nonce à Paris en 1827, et à propos du *Rosaire Vivant*, que Pauline négocia directement avec le représentant du Saint-Siège, donnant à l'archevêché la désagréable impression d'avoir été tenu à l'écart. Et quand cette oeuvre prendra une grande extension, des suspicions, au demeurant légitimes naîtront de l'absence de tout contrôle ecclésiastique sur le maniement des sommes collectées et réparties...

Une certaine impétuosité, reconnaissait-elle, faisait le fond de sa nature: "Toute la vie de mon intelligence comme toute celle de mon coeur consiste dans l'union intime de mon âme avec Dieu et dans la dépendance absolue de son bon plaisir, comme le petit enfant qui ne peut pas faire un pas sans la main de sa mère. En dehors de cette union parfaite, tout en moi est défectueux. Légère, impatiente, vive jusqu'à l'emportement, paresseuse par caractère, téméraire et ardente, je me dis comme une insensée: "Quand j'aurai fait ceci ou cela, je rentrerai en moi-même pour retrouver Dieu". Mais entraînée d'une chose à l'autre, je ne fais rien qui vaille, pour moi et pour les autres..."²³

Or cette remarquable confession ne l'empêcha jamais de se porter, avec générosité et habileté, "là où est le plus grand besoin". Cette audace apparaît plutôt positive aujourd'hui, même si l'autonomie des laïcs dans des domaines aussi vitaux que la mission et l'oecuménisme reste une question ouverte. La lenteur de l'évolution à cet égard ne fait que donner un plus grand relief au caractère pionnier de ses initiatives, au moment où, dans son message final, le Synode pour l'Asie ose écrire que "le prochain millénaire pourrait être appelé l'âge du laïc" ²⁴

NOTES

Cf. Ph. BOUTRY, " *Une dynamique sacrificielle. Le catholicisme lyonnais du premier XIX^e siècle*" in M. LA-GRÉE (dir.) *Chocs et ruptures en histoire religieuse, fin XVIII^e-XIX^e siècles*, Presses Universitaires de Rennes, 1998, pp.152-166. Cette étude précise en bien des points ma propre contribution à *l'Histoire du diocèse de Lyon*, Paris, Beauchesne, 1983.

Cette étude est fondée sur trois ouvrages de base, David LATHOUD, *Marie-Pauline Jaricot, préface de Mgr Lavarenne*, 2 vol., Paris, La Bonne Presse, 1936-7. J. Servel, *Un autre visage. Textes inédits de Pauline Jaricot*, Lyon, éd. du Chalet, 1962. Mgr CRISTIANI, J. SERVEL, *Marie-Pauline Jaricot*, Lyon, éd. du Chalet, 1962. Ces travaux ont été actualisés par la chronique dactylographiée divisée en 262 sections de 2 ou 3 pages chacune et couvrant la période 1799 à 1835 de la vie de Pauline: elle est due au P. G. NAIDENOFF, auteur, en outre, de l'ouvrage, *Pauline Jaricot, préface du card. Decourtray, archevêque de Lyon*, Paris, Mediaspaul, 1986. Cette chronique extrêmement précise est conservée dans le fonds Naidenoff, aux Archives des Oeuvres Pontificales Missionnaires de Lyon, 12 rue Sala. Ces lectures ont été complétées par la consultation des Circulaires du Rosaire Vivant conservées aux archives dominicaines de Lyon et la correspondance Besson conservée aux Archives diocésaines de Lyon (Paroisse Saint-Nizier).

Sigles : **DL.** = David Lathoud. **J.S.** = J. Servel. **Cr** = Mgr Cristiani. **G.N.** suivis du n° de la section: chronique du P. Naidenoff. **CRV.** Circulaires du Rosaire Vivant.

² "J'étais si vivante de ma propre vie", sous-titre de l'ouvrage cité de G. Naidenoff.

³ G.N. n° 65 (s. d.).

⁴ Sur un domaine dit "de l'Angélique", au sommet de la montée Nicolas de Lange, à Fourvière, cédé par Paul Jaricot aux Soeurs de Jésus-Marie.

⁵ G.N. n° 85 (fin 1817 ?).

⁶ Joseph MICHEL, *Missionnaires bretons d'Outre-Mer, XIX^e-XX^e siècles*, Presses Universitaires de Rennes, 1997, pp. 21-23.

⁷ Didier PETIT, lettre du 16-08-1822, citée in G.N. n° 107.

⁸ Pauline souffrait de troubles nerveux et d'insuffisance pulmonaire, d'asthme. Elle a parlé de "ce remue-ménage de greniers, d'hôpital, de petites mendiantes à placer". G. Naidenoff, *op. cit.* p. 35.

⁹ J.S., p. 85, qui rapproche cette intention du rappel qu'elle en fait en 1846, d'après J. MAURIN, *Vie nouvelle de Pauline-Marie Jaricot*, Bruxelles-Paris, 1892, p. 64.

¹⁰ Le P. Barrelle, qui devait être une figure marquante de la Compagnie en France, au XIX^e s. et le P. Renault.

¹¹ Récit coloré de cette acquisition par Mme Perrin in G.N. n° 215 (s.d.).

¹² Henri HOURS, "Autour de la fondation du Rosaire Vivant" in *Théologie, histoire et piété mariale. Actes du colloque de la Faculté de Théologie, 1er-3 octobre 1996*. Lyon, Profac, 1997, pp. 167-181. On relève aussi des demandes directes d'aide financière de missionnaires adressées à Pauline.

¹³ G.N. n° 203 (s. d.).

¹⁴ A Saint-Vallier, Pauline avait vu son beau-frère Chartron donner à ses ouvrières un salaire double de celui accordé par ses concurrents.

¹⁵ Voir l'étude fouillée présentée par DL. dans son tome 2 à ce sujet et, sur la viabilité du projet, l'analyse présentée par J. P. LOCCI, *L'exploitation des ressources minérales en Vaucluse*, Avignon, ASPPIV, pp. 118 et suiv. Je remercie M. Michel Bignon des précisions qu'il m'a fournies à ce sujet.

¹⁶ "L'initiative missionnaire d'une laïque pour l'Église" Message à Mgr Louis-Marie Billé (14 septembre 1999) pour le II^e centenaire de la naissance de Pauline-Marie Jaricot, D.C n° 2212 du 17 -10-99, pp. 874-5.

¹⁷ "La mission est une action contemplative et une contemplation en action". *Ecclesia in Asia*, Exhort. apost. du 6 nov. 1999 (DC. n° 2214 du 21 -11-99 p. 992).

¹⁸ DL. t. 2, p. 218.

¹⁹ Voir, par exemple, les biographies de Madeleine-Sophie Barat M. Luirard, Nv Cité, 1998 et Phil Kilroy (à paraître), de Philippine Duchesne Raymond Peyret, Desclée de Brouwer, 1999) et celle en préparation d'Anne-Marie Javouhey par G. Lecuir-Nemo.

²⁰ G.N. 68 (1818).

²¹ Henri Hours, *op. cit.*

²² DL. t. 1 pp. 140 et suiv.

²³ G.N. n° 136 (antérieur à 1824 ?).

²⁴ Message final du Synode pour l'Asie, DC. n° 2183 du 7-06-98, p. 527.

FIGURES MISSIONNAIRES

Marie-Pauline Jaricot, figure pionnière du laïcat missionnaire

(II^{ème} partie)

Jacques Gadille
Université "Jean Moulin III" (Lyon)

2. Une spiritualité de l'engagement apostolique

"Par dessus tout, l'annonce du Christ demande une spiritualité missionnaire profonde, enracinée dans le Christ". Cette règle, rappelée par les évêques d'Asie¹ est comme explicitée par Marie-Pauline dans une circulaire à ses associés du *Rosaire Vivant*, qu'elle signa au début du mois de Marie 1835 : "Désirons que l'univers adore et serve Jésus-Christ ; et si nous le demandons par les désirs mêmes de ce Coeur adorable, nous obtiendrons des grâces pour tous les hommes... La prière est un moteur puissant qui fait sentir sa force d'un bout du monde à l'autre. Je vous parlerai toujours de la prière, chaque fois que Dieu me donnera la consolation de vous écrire".²

2.1. Étapes de la formation de cette spiritualité

Cette priorité absolue donnée au travail de la prière sur toute forme d'engagement missionnaire concret prend sa source dans une sorte de conversation avec Jésus-Hostie, qu'elle pratiqua toute jeune, après sa première communion, dans la vieille église de Tassin qui jouxtait la propriété familiale : "J'aimais la solitude, écrit-elle en 1818, pour converser avec Jésus. Je ne disais qu'à son coeur le tourment du mien... Ce n'est que dans ton sein, ô ma Patrie, que je pourrai me perdre ainsi dans l'amour infini de mon Dieu".³

Le réflexe de prière qu'elle garda toute sa vie l'a préservée d'un activisme qui eût occulté la gratuité première du don de Dieu et donné le pas à ses soucis et à ses dons d'organisatrice. Elle avouait : "Si je me pare d'une oeuvre qui n'a été de ma part qu'un don de Dieu, je suis comme ces bossues qui se font remarquer par leur toilette !".⁴ Cette tension qui affleure toujours chez elle est un écho de la spiritualité ignatienne. N'a-t-elle pas confessé, après 1830, au P. Renault qu'elle serait entrée dans la Compagnie de Jésus, si elle avait été de l'autre sexe ?...⁵

Un an après le sermon de Carême de 1816, qui réorienta sa vie, elle fit l'offrande d'elle-même au cours d'un de ses entretiens mystiques : c'était dans la chapelle Notre-Dame-de-Grâces de Saint-Nizier, au pied de l'admirable statue de la Vierge à l'Enfant de Coysevox : "La Voix intime du Maître... disait : — Veux-tu souffrir et mourir pour moi ?

— Je m'offris en victime à la Divine Majesté, non sans frémir de crainte, mais en comptant entièrement sur sa grâce.

— Eh bien! Prépare-toi donc à mourir, reprit la Voix".⁶

Nous avons là une des premières expressions de cette "spiritualité victimale" qui a coloré le "réveil" catholique du XIX^{ème} siècle.⁷ Elle procède de la prise de conscience que la rédemption est une oeuvre incessamment continuée — conscience avivée par le choc de la grande révolution. Largement refoulée de nos jours sous le prétexte d'un vain dolorisme, elle a inspiré nombre d'engagements missionnaires, une renaissance des lettres catholiques et jusqu'à des options politiques. *L'expiation, la réversion des mérites* — ces thèmes de la pensée romantique chrétienne, familiers dans les cercles lyonnais de l'époque —, se sont perpétués au moins jusqu'au drame de la grande guerre. Ils s'enracinent dans le culte du Sacré-Coeur légué par l'École française de spiritualité et dans le dogme de la Communion des saints. Un corollaire de cette perspective est beaucoup plus répandu chez nos contemporains : la théologie de l'unité organique de l'humanité, au regard du plan divin de salut pour tous les hommes, révélé par le Christ. En 1835, faisant retour sur ses intuitions de jeunesse, Pauline écrivait : "Dévotion au Très Saint-Sacrement de l'Autel. De cet attrait est résultée l'oeuvre des Réparatrices, parce que je séchais de douleur à la vue de l'indifférence et des outrages dont la plupart des hommes payaient l'amour immense de la victime eucharistique. Toute la terre m'a paru par la foi en Notre Seigneur fécondée par la présence de ce divin Sauveur au Très Saint-Sacrement. De cette disposition personnelle est venue la Propagation de la foi".⁸

Cette première conversion de 1816-17 fut, semble-t-il, suivie d'une seconde, au début des années 1820. Une retraite la persuada de s'écarter de l'agitation de son "remue-ménage de greniers" qui l'épuisait, pour faire une plus large part à la réflexion et à la méditation. L'abbé Würtz encouragea la jeune fille à rédiger et même à publier des cahiers qu'elle intitula *Histoire de ma vie* ; dont elle écrivit un complément, *Continuation de l'histoire de ma vie*, au cours de son premier séjour romain. Elle entreprit, en outre, un mémoire plus systématique, qu'elle aurait rédigé d'un trait pendant son séjour forcé à Saint-Vallier, au printemps 1822. Son directeur l'aïda à le diviser en 15 courts chapitres, pour le publier en 1824, sous la forme d'un opuscule in-16, sous le titre, *L'Amour infini dans la divine Eucharistie ou le Coeur de Jesus-Christ, salut de l'Église et de la France*. Nourri de sa vie de paroissienne et apparemment de la seule lecture de la Bible et de *l'Imitation de Jésus-Christ*, cet écrit témoigne d'une intense piété eucharistique, fruit de longues heures et parfois de nuits passées au pied du Tabernacle.⁹

D'une forme souvent naïve, mais frappés d'une étonnante vigueur de style et d'une réelle humilité, ces chapitres incisifs annoncent le thème central que développera savamment l'abbé Gerbet en 1829 ; dans *Le dogme de l'Eucharistie, générateur de la piété catholique*.¹⁰ De son "coeur à coeur"¹¹ avec la divine humanité du Christ, Pauline tire d'ardentes applications apostoliques : dans le délabrement où sont souvent laissées les églises rurales qui concentrent pourtant autour d'un humble pasteur toutes les forces vives d'une communauté, elle voit l'abaissement renouvelé du Seigneur et l'indifférence honteuse des hommes. Aux savants qui s'enferment dans un raisonnement insensible aux beautés de la création, elle lance ce cri : "Si vous saviez aimer!...". Aux riches qui jettent les travailleurs dans une tâche asservissante, leur donnant, en outre, l'exemple d'une vie matérialiste et toute sensuelle, elle oppose la pauvreté ennoblissante de Nazareth ; elle leur reproche d'"(avilir) la pauvreté et (de lui faire) son procès par leur insolence et leur vanité" (p. 57). Aux prêtres, elle conseille d'"abandonner les rêveries de la politique humaine, pour se rattacher aux seules ressources de la foi" (p. 83) ; elle leur demande d'aller

à Dieu, non "avec ce respect froid et craintif qui ne considère que la sévérité de ses jugements, sans s'arrêter aux preuves de son amour" (p. 86). "Ne faut-il pas que le règne de Votre miséricorde précède celui de votre justice ?..." (p. 21). Sur elle-même enfin, elle confesse : "Votre lumière vive et pure m'a découvert ma misère dans vos dons, mon impuissance dans la réussite de ce que vous me faisiez entreprendre, ma bassesse dans vos faveurs les plus signalées... Au pied de vos saints tabernacles, mes combats se sont changés en victoires, ...mes désirs en volontés, mes antipathies, mes jalousies, mes ressentiments contre le prochain en ardente charité" (p. 92).

Dans le désarroi où la plongea la mort, en septembre 1826, de celui qui l'avait "enfantée à Jésus-Christ", c'est dans cet approfondissement de la piété eucharistique qu'elle puisa son réconfort : "Je suis assurée de trouver dans l'Eucharistie le Dieu qui m'aime et que je veux aimer ; par sa grâce, je suis et serai toujours l'enfant soumise de la sainte Église catholique, apostolique et romaine".¹² Elle s'attacha dès lors à toucher les cœurs des plus pauvres, auxquels elle s'était mêlée. Elle parle de son "désir intense d'agir sur des cœurs plus fidèles". C'est ce qui la détermina, conseillée par Philéas, alors aumônier de *La Charité*, à créer cette oeuvre de prière, "le but", qui, à ses yeux, passait avant la diffusion des "bons livres", "1' accessoire utile". Ce sera le *Rosaire*, "vivant", parce que réalisant l'association de "ceux en qui la vie était abondante, pour la fortifier encore, et les appeler au secours de ceux en qui, voyant quelque vigueur, on avait espoir de rappeler la vie et de les rendre eux-mêmes capables de porter secours aux plus démunis". Elle prendra plus tard l'image des braises qui, une fois mêlées, forment un brasier. Elle s'appliqua à fractionner cette oraison, pour la rendre accessible aux ouvrières :

"Découper le Rosaire en quinze parts et, par cette division, unir quinze personnes disposées à se charger chacune de réciter tous les jours une dizaine en pensant à l'un des mystères du Rosaire, — les quinze étant réparties entre toutes les personnes pour offrir quotidiennement une couronne complète à l'auguste Marie...

Cependant la prière essentielle, "nourrissant l'esprit et le coeur" résidait dans l'union, la communion eucharistique :

"Jésus-Christ est la véritable fontaine de jouvence. C'est en l'adorant dans la divine Eucharistie, que l'esprit et le coeur sont rajeunis, — l'un dans les pensées fortes, claires et sublimes qu'il trouve dans la contemplation de ce mystère, l'autre dans l'amour tendre et délicieux dont il se sent rempli...".¹⁴

Chaque messe quotidienne était pour elle l'occasion de revivre le récit de la Passion. Aussi demanda-t-elle très tôt à ses amies de coupler Rosaire et Adoration du Saint-Sacrement, parce que la méditation des mystères de la vie de Jésus et de Marie donnait naturellement accès à l'Action rédemptrice, continuée dans le sacrifice eucharistique. Logiquement, elle oeuvra à l'extension parallèle du Rosaire et de l'Adoration perpétuelle, en employant les mêmes images : ainsi écrivait-elle à une associée de Troyes, en janvier 1829 : "...À Lyon, nous sommes quinze conseillères chargées chacune de onze sections ou onze quinzaines, réparties sur onze jours. Nous distribuons les jours à nos zélatrices, lesquelles distribuent chaque heure de ces jours à quatorze associées, s'en réservant une pour elles-mêmes... Voilà ce que nous avons cru devoir faire pour fléchir le Ciel et pour prouver à Jésus-Christ notre amour, et ce n'est pas onéreux 1 Une heure par an, qu'est-ce ?... Et cependant voilà

qu'une lampe vivante brûlera continuellement en présence du Très Saint-Sacrement de l'autel".¹⁵

Or, ces années furent aussi celles d'un dur apprentissage de l'humilité, émaillé de deuils et de nouvelles maladies : au lendemain de la mort de l'abbé Würtz, elle s'était dit "bien résolue dès ce moment, de ne pas écouter les réclamations de ma douleur ; je crus devoir éloigner de mon esprit tout ce qui s'était passé en moi d'"extraordinaire". L'année suivante, elle a cet élan, qu'elle met en forme de poème : "Ô Dieu seul ! Vous êtes et je ne suis pas..."

Que mon unique Bien-Aimé soit l'unique tout en toutes choses

Et que je ne puisse rien sans son secours, car je prends mon repos

Dans Vous seul, Ô mon Dieu!"¹⁶

Son nouveau directeur, le P. Barrelle, lui adressa, aux premiers jours de 1828, une sévère admonestation, la reprenant pour "une vivacité qui est tant soi peu mélangée d'amour-propre..." ; il lui reprochait son manque de charité envers des prêtres qui ne partageaient pas ses vues...

Pressentant qu'elle devait se disposer à faire de son âme "un sanctuaire en réparation", elle vécut en effet une longue série d'épreuves qui exigeaient d'elle un dévouement multiplié : en 1828, l'état de santé de son père demanda un accompagnement régulier, qu'elle assura dans la maison de Collonges où on l'avait transporté : il devait mourir en 1834. Le 11 octobre 1829, sa soeur Laurette, mère de sept enfants disparut prématurément, à 27 ans, et Marie-Pauline dût se faire l'éducatrice de ses neveux. Quatre mois après, Philéas, que son ministère à l'hôpital de la Charité avait épuisé, mourut à son tour, à 33 ans, demandant à être enseveli dans la fosse réservée aux plus pauvres. Enfin, en 1829 et en 1831, elle dut faire face elle-même à de sérieuses rechutes de santé. Elle fut soignée à la Providence que les Soeurs de Saint-Charles avaient ouverte sur la paroisse Saint-Nizier, et dans cette humble "maison Dalin" rebaptisée "Nazareth", que son frère avait louée tout près de l'ancienne chapelle de Fourvière : elle venait de la transformer en noviciat pour les infirmières au service de son frère : c'est là, qu'elles prièrent longuement en juillet 1830, au cours des "Trois Glorieuses". L'année suivante, son état était devenu si inquiétant que l'abbé Bétemps qui deviendra l'un des deux aumôniers du *Rosaire vivant* fit un pèlerinage à Notre-Dame de La Louvesc et, le 15 août, obtint le rétablissement de la malade. On a cet émouvant témoignage du réconfort quotidien qu'elle puisait dans la Présence réelle : "...C'est ainsi, que pendant plus de trois mois, je suis demeurée devant vous, Seigneur, mon Dieu, vous savez ce que j'ai souffert, vous qui m'avez tellement soutenue par votre présence dans la divine Eucharistie, — qu'il me semblait que ce n'était pas moi qui souffrais, mais vous-même en moi..."¹⁷

Convalescente, elle se rendit à la Visitation d'Avignon pour s'y reposer et rencontrer ses deux neveux Perrin qui y faisaient leur noviciat dans la Compagnie de Jésus. Elle prit conseil du P. Renault qui apaisa son scrupule d'être tiraillée entre les deux vocations de Marthe et de Marie : "Je vous conseille, lui-dit-il, d'unir à la fois Marthe et Marie, en alliant la prière aux bonnes oeuvres". Elle se vit ainsi confirmée dans la réflexion qu'elle avait consignée au printemps 1828 dans ses carnets spirituels : "Une source de peine pour les âmes, c'est le souvenir du passé ou la crainte et la

recherche de l'avenir. Mais une source de paix, c'est de marcher derrière Jésus, regardant sa trace dans chaque action qu'on fait, jetant le passé dans le sein de sa miséricorde et l'avenir dans son adorable volonté, pour ne s'occuper que du moment".¹⁸

Telle pourrait être la définition de cette spiritualité missionnaire pour laïcs, dont elle allait instruire, dans l'esprit de Saint Ignace, ses Filles de Marie, qu'à son retour, elle résolut de réunir autour d'elle.

2.2. Une spiritualité enseignée

Elle apparaît dès lors en pleine possession d'une personnalité spirituelle arrivée à maturité. L'attention personnelle que lui manifesta le pape après son étonnante guérison de Mugnano et au cours de son second séjour romain de 1839 consacrèrent la maison de "Lorette" : c'était une riche bourdonnante, et le dôme élégant coiffant la coupole intérieure de la chapelle que venait alors de construire André-Marie Chenavard la signalait à tous les Lyonnais, sur le versant de Fourvière.¹⁹ Elle confiait à son journal personnel, au cours de son premier séjour romain : "La divine Providence m'a ménagé toutes sortes de moyens d'inoculer comme naturellement à la multitude pieuse, et sans qu'elle s'en aperçût, les sentiments qu'il avait plu à mon Sauveur d'imprimer dans mon âme par mon esprit de prière..."²⁰ Sa direction spirituelle collective s'exprimait dans des entretiens quotidiens avec ses Filles de Marie, ses associés, les visiteurs de toute condition qui venaient la visiter, souvent de la part du curé d'Ars. Ses lettres, les circulaires adressées aux innombrables quinzaines étaient autant de moyens de diffusion aux quatre coins du monde.

Elle avait senti très tôt ce besoin de communiquer les fruits de son dialogue intérieur : "Je suis, rapport aux grâces de Jésus, comme une nourrice que son lait fatigue parce qu'elle n'a point de nourrisson", avait-elle joliment écrit.²¹ Communiquer signifiait en effet, à ses yeux, partager, inciter ses lecteurs ou ses correspondants à assimiler l'enseignement reçu : "Je suis, disait-elle encore, à l'égard des prêtres de Jésus-Christ, comme un oiseau dans une chambre est à l'égard du jour. Je m'élançais vers cette lumière, mais c'est encore comme l'oiseau qui se frappe contre les vitres d'une chambre, croyant s'envoler vers lui, le jour de sa liberté. Jésus, Jésus tout seul est le jour et la liberté. On peut le voir comme au travers d'une vitre dans les prêtres, mais ce n'est que lorsque je prendrai mon essor, que je volerai en plein jour dans les secrets de l'Amour infini".²²

Cette pédagogie "active", le P. Renault avait convenu avec elle dès 1828, de la conseiller en ces termes aux prêtres animateurs des groupes du Rosaine : "Il faut que le sacerdoce soit là, mais seulement pour faire faire... Vous avez voulu unir quinze personnes pour prier, afin de les aider les unes par les autres".²³

Le P. Serval a esquissé dans un ouvrage nourri de citations le contenu de ce "magistère de sagesse chrétienne à l'adresse des laïcs" (p. 167-8), dont on pourrait faire une étude systématique. Retenons quelques points forts :

Cette direction spirituelle est d'abord soucieuse de réagir contre la note austère, presque ombrageuse, commune à la piété de son temps. Elle voulait un contrepoids à toutes les formes "doloristes" de cette piété "victimale".

"En vous rappelant que les grâces les plus précieuses découlent de la Croix, je ne prétends point vous souhaiter des afflictions, ni vous engager à les demander au Seigneur. Je me garderais bien de le faire pour moi-même, crainte qu'emportée par la ferveur de l'esprit, je n'éprouve ensuite combien la chair est faible...".

Et encore : "...Souffrir, mourir, être victime tous les jours ! Ne nous effrayons pas... Tout ce qu'il y a d'amer dans cette vie de sacrifice a été adouci par le Coeur de Jésus... ".²⁴

Elle a donc tourné ses lectrices vers une prière de louange, toute orientée vers le salut des autres. Aussi, la voit-on, dès 1833, leur confier le sens qu'elle donne elle-même à la participation à la messe. Un acte d'offrande personnelle précède la communion : "...Je n'ai rien à vous offrir, souffrez que je vous offre Vous-même à Vous-même, que je Vous offre à votre Père" ; puis "Oh! venez le bien-aimé de mon coeur, il est prêt à vous recevoir, venez Seigneur, venez !". Suit une invocation à l'assistance de la Vierge, des saints et des saintes. Après la communion, voici la prière de demande que recommande Pauline : "Je ne vous demande rien pour moi, mais je viens vous prier pour les malheureux pécheurs qui, chaque jour, s'éloignent de vous : voyez le profond abîme de leurs péchés, mais voyez-les avec des yeux de miséricorde...". (CRV) Cet appel à la miséricorde de Dieu, "aussi inépuisable que les grains de sable du désert ou les eaux de la mer" est le fond de la spiritualité de l'École française, de Bérulle et François de Sales à Marguerite-Marie.²⁵ Aussi réitère-t-elle son appel à une prière de confiance et de joie au Christ ressuscité, source qui vraiment désaltère : "...Servons Jésus pour l'amour même de Jésus. Qu'Il règne, qu'Il triomphe, qu'Il soit aimé... Il règnera par sa charité... Haut les coeurs!" (CRV, 1^{er} mai 1835). Dix ans après, rompant un long silence, elle écrit à ses très aimées soeurs en Jésus et Marie : "Mon état maladif et ma misère spirituelle m'ayant réduite au silence, je veux au moins vous répéter ce seul mot d'un coeur qui vous sera dévoué à la vie et à la mort : prions, toujours, prions avec confiance, prions sans nous lasser..." (*Id.* 23 avril 1845).

Un deuxième souci est de s'élever vigoureusement contre le pharisaïsme, "cette lèpre universelle", dont personne, dit-elle, n'est parfaitement exempt (*Id.* 1^{er} janvier 1839). Elle engage ses correspondantes à "ne pas minimiser ce risque, comme elle ne l'exclut pas pour elle-même : nous devons tous demander au Christ de couvrir de (Votre) précieux Sang... soit ceux dont Vous jugeriez "les justices" si Vous usiez de rigueur, soit ceux qui, courbés sous le poids de leurs péchés, mais touchés du désir de se convertir, ont recours à Votre infinie miséricorde". En octobre 1840, elle dénonce à nouveau cette mortelle déviance en des accents qui annoncent ceux du Léon Bloy de *l'Exégèse des lieux communs* :

"Nous avons reçu ces grâces, bien plus excellentes que les dons de la nature... Nous les avons reçues ...comme si elles nous eussent été acquises par quelques mérites propres, et nous nous les sommes appropriées comme "restitution" de Dieu à l'excellence de l'homme ; ainsi nous avons dit : "C'est moi qui suis mon dieu !" (*Id.*).

Pauline précède ici ceux qui, dans les années 60, devaient disqualifier toutes "les industries du zèle", les dévotions extérieures n'engageant pas les coeurs, les Pierre-Julien Eymard, Thérèse Couderc et Thérèse de Lisieux. À l'inverse, ils ont incarné une mystique d'union authentique, organique avec Dieu-Hostie. Pour Pauline, le remède consiste à partager la condition même des pécheurs : "N'oublions pas que notre indignité, nos péchés sans nombre ne seront point un obstacle pour obtenir

miséricorde, si, en humiliant nos coeurs et recourant pour nous-mêmes aux mérites du Rédempteur, nous nous avouons plus coupables que ceux pour qui nous demandons grâce et qui n'offensent Dieu que parce qu'ils ne Le connaissent pas..." (*Id.* mai 1834).

Et lorsqu'en 1840, les inondations catastrophiques du Rhône meurtrissent les quartiers ouvriers de rive gauche, elle oppose au Dieu maniant le fléau de sa colère, l'appel au Dieu d'amour : "Oui, il y a dans ce Dieu si fort une faiblesse, c'est la prière de l'homme humble, en union avec Notre Seigneur Jésus-Christ. Il ne peut y résister ; elle seule peut changer les desseins de sa justice, les faire tourner même au triomphe de son amour" (*Id.* 8 déc.). Plus généralement, elle oppose "la justice qui vient de la loi (à) la justice qui vient de la foi en Jésus-Christ", avec ce commentaire : "Cette disposition fait chercher la perfection dans les actions extérieures plutôt que dans les dispositions du coeur et la pureté d'intention dans tout ce que l'on fait..." Cet état d'esprit peut-il être rapproché des doctrines protestantes sur la justification par la foi, ainsi que le suggère le P. Servel (p. 170-5) ? Quoi qu'on en pense, Pauline encouragea la reprise d'un pèlerinage traditionnel à Lyon, à la chapelle dédiée à Saint-Thomas de Cantorbéry, jumelée à la chapelle de N-D. de Fourvière depuis sa construction : les premiers samedis de chaque mois, une messe y était dite pour la cause anglo-catholique qui, depuis le Mouvement d'Oxford, connaissait Outre-Manche une nouvelle actualité. Sous son inspiration, le P. Renault composa en 1839 un *Petit office* où le P. Servel voit "un bréviaire à l'usage des laïcs" (p. 220). La prière pour le rapprochement des Églises anglicane et romaine y est exprimée en des termes qui annoncent le P. Couturier.²⁶ La grande famille du Rosaire se voyait ainsi mobilisée pour une prière oecuménique au sens littéral, touchant l'Église dans ses rapports avec l'ensemble des hommes : "*Le Rosaire Vivant* ne sera pas seulement une dévotion salutaire pour rétablir le règne de Jésus et de Marie dans le coeur des individus. Il ralliera les membres épars d'Israël qu'il fera une seule famille (*sic*)".²⁷

Nous abordons là une troisième dimension essentielle : l'universalité que Pauline désirait imprimer à la vie d'oraison de ses associés : le règlement manuscrit de 1829 définit, en conclusion, l'esprit de l'association comme "un lien d'amour et de solidarité entre les membres, mais qui soit non un amour d'exclusion, mais d'extension". Pauline précisait :

"...L'esprit qui doit animer les personnes qui sont à la tête du *Rosaire Vivant* doit être l'esprit même de Notre Seigneur Jésus-Christ. Charité universelle, qui doit s'étendre à toutes les âmes, à tous les lieux, n'ayant en vue que la plus grande gloire de Dieu. Détachement de son intérêt particulier pour l'intérêt de Dieu et du salut des âmes, esprit de sacrifice qui consiste à faire toutes choses pour l'honneur de Jésus et de Marie, sans attendre ni les éloges des créatures, ni consolation divine, ni contentement de soi dans son intérieur" (CRV).

Sa diffusion en France, dans plusieurs pays d'Europe, autour de la Méditerranée, dans les trois Amériques et jusqu'en Chine concrétise cette universalité.²⁸ Sa vraie force tient à la conjonction entre cette prière répandue de par le monde et l'infinie miséricorde de Dieu : ce sont comme les deux points d'appui d'un levier capable de soulever des montagnes. Dans sa circulaire datée du 1^{er} mai 1840, Pauline développe l'image des fourmis ouvrières : "Nous ne dirons plus "Cela n'est pas possible !" sachant bien que Vous ne sauriez, Seigneur, commander rien d'impossible. Donc, ce que nous ne pouvons faire, nous devons croire que Vous le ferez... Ce n'est donc pas

ce qu'on fait qui est grand, mais c'est notre coeur, lorsqu'il est plein de grands désirs et de bonne volonté".

Elle évoque naturellement la *Propagation de la foi* : "Dieu veut que, tout en m'occupant du *Rosaire Vivant*, je travaille à la *Propagation de la foi...*". Des témoignages émouvants venant d'évêques missionnaires se sont fait l'écho de cette universalité.²⁹

Lorsqu'en juillet 1845, elle confie à ses associés ses hésitations à s'attaquer à l'énorme question sociale, elle leur révèle par cette simple phrase le motif spirituel qui l'a finalement emporté : "Faible instrument, j'avais pour moi l'expérience de la puissance de Dieu". Or, quatre ans après, le 1^{er} mai 1849, elle leur confesse ses graves revers, dans ces mots pleins d'une affection blessée : "Je viens vous parler du faisceau d'épines dans lequel, depuis trois ans, je suis enlacée comme une pauvre brebis prise par sa laine, et vous supplier, au nom de Marie, de venir, avec la douceur des mains de la charité, me dégager sans vous déchirer vous-même...". Elle leur parlait "...des croix si nombreuses et d'un tel genre, qu'elles m'ont servi parfois d'encouragement, parce que je pensais qu'il n'était pas d'une oeuvre purement humaine de rencontrer autant d'entraves..." (CRV).

2.3. Une offrande réalisée

Bien loin d'éprouver la puissance divine, elle vécut sa propre impuissance, dans cette *Oeuvre des ouvriers*, où elle avait mis son "espoir ...d'arriver à régénérer d'abord une petite portion de la classe ouvrière, puis d'avancer peu à peu cette grande oeuvre, à mesure que les bienfaits du ciel l'auraient fait prospérer", comme elle l'écrivait encore en 1855.³⁰ À cette date, bien qu'elle se soit battue pied à pied, elle devait connaître l'échec de ses multiples campagnes menées en vue de trouver le moyen de "rendre justice" à ses créanciers, à commencer par les plus pauvres. Inscrite depuis deux ans au rôle des indigents de la paroisse Saint-Just, elle avoua, un jour : "...Nous ne mangeons que si nous payons comptant, excepté le pain".³¹ Si, dès le moment de sa "prospérité", elle exprimait sa démarche d'humilité en termes radicaux, autre chose était de subir des épreuves, dont l'accumulation, dans les dix dernières années de sa vie faisait problème à maints observateurs. Autre chose était de connaître, de surcroît, "la trahison" d'amis de longue date, la désertion de ses Filles de Marie, hormis les trois plus fidèles qui l'assistèrent jusqu'au bout.

La correspondance avec la Mère Saint-Laurent, supérieure des Ursulines de Chavagnes donne un éclairage très crû sur cette phase finale de son itinéraire spirituel. Depuis les entrevues ménagées par le cardinal Villecourt entre les deux femmes en 1848 et en 1850, leurs relations s'étaient resserrées. Marie-Pauline l'appelait "sa bien-aimée soeur dans la Croix". Elle lui avouait se sentir comme "enfouie au fonds d'un puits de sable", dont les parois se seraient éboulées : "M'entendez-vous, du fond de ce puits où le silence d'une espèce d'ensevelissement m'environne ?" Mais elle se reprenait aussitôt : "...Il vaut mieux voir tout en une seule vue la volonté de... Ce que je puis vous dire d'après tout ce qui s'est passé depuis que ce puits de sable s'est éboulé, c'est qu'il a été décidé je ne sais où, mais de manière que la décision soit universellement admise, que ce puits ne serait pas déblayé. Cependant, croyez bien que tous ceux qui servent la décision ne sont pas coupables. Beaucoup croient rendre gloire à Dieu et servir la société en s'unissant pour empêcher, les uns par leurs rapports, les autres par de petits moyens d'espionnage, toute entreprise d'avoir quelque moyen de réussite de ce côté-là.

Patience, prière, soumission, adoration des voies que la divine Providence emploie... pour appeler ceux qu'elle choisit à tenir compagnie à Jésus sur le Calvaire".³²

Elle avait même repris son amie qui redoutait, à sa sortie de charge, de se voir à nouveau accablée de responsabilités :

"Ne voulez-vous pas Son bon plaisir plus que le vôtre? N'est-il pas de votre devoir de former des sujets qui sauront ce que c'est que mourir tous les jours, pour faire vivre Jésus en soi et dans les âmes et auxquelles il vous incombe d'enseigner *la science de Jésus crucifié ?*" et, plus rudement : "Ne m'assommez plus de votre envie de repos... Savez-vous que tant que vous ne serez pas *vieille professe* dans la vocation de prier, de gémir et par là, de tout obtenir du cœur de Jésus, comme faisaient sainte Gertrude et autres, je ne vous verrai pas volontiers mourir. Vous avez à vous revêtir de Jésus par l'adoration de son sacrement et l'union à son sacrifice perpétuel, avant de paraître à sa Cour".³³

Mais c'est d'abord à elle-même qu'elle appliquait cette volonté de réagir positivement aux épreuves, jusqu'à atteindre par elles une union plus parfaite avec Jésus : "Quand le courant est fort, il faut doubler la rame" écrivait-elle à Marie Melquioud, en 1848. Elle note, le 23 décembre 1857 : "Si je n'avais souci que de ma personne, je chanterais tout le jour le *Magnificat* et le *Laudate*. Mais mes amies et amis créanciers !."³⁴ On l'entendait redire sans cesse son bonheur de partager dans sa dure réalité la condition des plus pauvres et son émotion de la fidélité dépourvue de toute récrimination que lui témoignaient les ouvrières, ses premières compagnes. "C'est bien à ceux qui travaillent et sont courbés tout le jour sous le poids de la pauvreté, de l'humiliation et de la souffrance, qu'il convient de porter la Bonne Nouvelle" estimera-t-elle encore en 1860.³⁵

Elle prit alors pleine possession de cette éthique chrétienne de l'efficacité spirituelle du renoncement : "Je suis convaincue que nos talents, nos lumières propres, notre activité naturelle et tout ce qui est humain en nous, (tout cela) L'embarrasse plus qu'il ne Le sert : Il crée en tirant toute chose du néant... Moins nous pouvons, moins nous savons, moins nous faisons, et plus Dieu fait puissamment son oeuvre par nous quand nous restons dans sa main comme la baguette dans la main de Moïse.

Faisant retour sur tout ce qui venait de lui arriver, son jugement témoigne d'une étonnante lucidité : "Eh donc ! Ne soyons pas trop curieuses pour savoir où Il veut en venir et ce qui adviendra de tant de choses contraires à notre prudence et à nos manières d'envisager les événements de cette vie... Je m'aperçois tous les jours que Dieu veut se glorifier à sa manière et que nos pensées ne sont pas les siennes ; je voulais que mon patrimoine servît à ses oeuvres, et il accepte pour me ménager une espèce de catastrophe, et au lieu d'empêcher le scandale des dettes d'autrui, il permet que je m'y plonge jusqu'au cou... et tant d'autres choses plus saillantes encore que je vous dirais si je vous voyais, et qui sont au rebours de mes prévisions et de mes intentions".³⁶

Aussi saisit-elle toute occasion de faire acte de reconnaissance pour toutes les grâces reçues au sein de l'Église : en 1854, elle salue le dogme de l'Immaculée Conception comme "une amnistie universelle pour le genre humain". L'année suivante, elle rédige une *Adresse à l'Église romaine*, hymne à Marie et à l'Eucharistie : "Faire l'Eucharistie" n'est-il pas la première fonction de l'Église, dont elle exalte l'éternelle jeunesse, spécialement à Rome où la barque de Pierre ne cesse d'émerger au milieu

des mausolées qui ne recouvrent que les cendres des Césars !... Lorsque, dans les mois qui suivent, les traverses les plus incroyables lui viennent de ceux qui, les premiers, devraient la soutenir, les membres de la Commission de Fourvière et le Conseil de *la Propagation de la foi*, elle a ces mots qui dénotent une grande maîtrise spirituelle : "Les croix les plus douloureuses et qui étonnent un peu notre faiblesse, ce sont celles qu'avec de bonnes intentions, nous taillent les amis de Dieu. Il faut encore les aimer, puisqu'elles sont ainsi choisies de Dieu pour nous sanctifier et surtout sanctifier les oeuvres dont nous avons l'honneur d'être chargées. Je crois que ces croix-là sont toutes d'or et de pierreries..."³⁷

"C'est le moment, plus que jamais où il faut vivre, non de la vie de la raison et du sens humain, mais de la vie de la foi... Ah ! *la simplicité* qui ne cherche que Dieu et se rapporte soi-même à Lui, au lieu de rapporter Dieu à soi !". Elle conclut : "Prions Dieu d'achever son oeuvre en nous, qu'Il nous transforme en Lui par Jésus-Christ, que nous recevrons en nous par la sainte communion..."³⁸

Ses dernières années depuis 1854, spécialement ses derniers mois, marqués par "d'atroces souffrances" illustrent cet "achèvement" sous le signe de l'Eucharistie : comme le blé doit subir une profonde transformation avant de devenir hostie consacrée, "...il faut de même que je subisse une grande préparation, un grand travail avant, pour devenir un pain vivant et agréable au Seigneur ; mais toute ma préparation ne sera rien par elle-même : il faudra que le glaive de Jésus-Christ me détruise pour se substituer en ma propre place, afin que j'accomplisse ses desseins" avait-elle noté dans son cinquième carnet spirituel.³⁹ Or, la constante élévation que représentent les semaines de son agonie, de la mi-octobre 1861 au petit matin du 9 janvier 1862, décrit un *ars moriendi* dont D. Lathoud relate les moments d'après les papiers laissés par le P. Rousselon qui l'assista. Il culmine sans doute en cette anamnèse qu'elle prononça, deux jours avant : "Je crois, ô mon Dieu, au changement mystérieux du pain en votre Corps sacré et du vin en votre Sang précieux. Je crois, j'adore, j'aime".⁴⁰

Toute la substance de sa spiritualité apostolique n'est-elle pas condensée dans ces quelques mots ?

Prenons garde cependant qu'en dépit de tout ce qui l'a accablée, Marie-Pauline a gardé jusqu'au bout la vitalité, la fraîcheur d'âme qui fut le don de Dieu à la jeune fille. Sa capacité d'émerveillement devant la nature vivante, spécialement la société des oiseaux et des insectes se traduit dans toute une symbolique animalière qui naît spontanément sous sa plume. Tout le premier chapitre de *l'Amour infini* baigne dans cet esprit d'abandon à Dieu : "Je suis semblable à un enfant qui, placé dans un parterre émaillé de mille fleurs, tombe à chaque pas et se trouve embarrassé pour faire un bouquet. Oui, tout vous dit : Jésus est amour..." (p. 22-25).

Il affleure aussi dans les circulaires du *Rosaire Vivant* et on le retrouve dans ses carnets rédigés plus tard : "Je Vous tiens par la main parce que je ne puis faire un seul pas sans Vous. Mon Bien-aimé, Vous êtes tout à moi par amour et je suis tout à Vous par une heureuse nécessité".⁴¹

Tous ses biographes ont rapproché ces "harmoniques" de celles de Thérèse de l'Enfant-Jésus, que ses supérieurs de Lisieux avaient comme elle, engagée à rédiger sa célèbre *Histoire d'une âme*.⁴²

Cet esprit d'enfance s'allie étonnamment en elle à l'"esprit d'entreprise" dont parle Jean-Paul II à son sujet, avec ses initiatives hardies de simple laïque qui avait l'audace de s'adresser aux prêtres d'égal à égal. Très tôt, elle s'interroge : "Que je contribue à la gloire de l'Église ? Et comment une fille pourrait-elle y aspirer ? Cette consolation n'est réservée qu'aux seuls ministres du Seigneur ! ...Cependant j'avais toujours un pressentiment secret qui me disait : Dieu veut que tu serves à sa gloire, tu es réservée à remplir des desseins cachés !".⁴³

Toute fille soumise de l'Église qu'elle ait été, elle n'a jamais cessé de mettre en garde les membres du sacerdoce contre les mirages du recours aux voies d'autorité, contre les fausses grandeurs ecclésiastiques et, comme le fera Thérèse, de prier pour que la vie des prêtres soient conformes aux exigences évangéliques. Son état de laïque la mettait de plain-pied avec les humbles, La situation d'échec et de souffrance qu'elle vécut sous l'éclairage de la Passion lui fit rejoindre la condition de tout homme et donna à son message d'espérance et de salut en Christ une note universelle.

Enfin, et c'est sans doute le trait marquant de sa spiritualité, elle eut un sens aigu de la Présence de Dieu, plus réelle et plus efficace à ses yeux qu'au temps de la présence physique du Christ historique.⁴⁴

Toutes les traverses qu'elle subit n'ont pu, dit-elle "...ébranler ma confiance, parce que je sais que cette confiance ne peut venir que de Vous-même, et qu'elle suffit à ma foi pour savoir que Vous n'êtes pas éloigné, quoique inexorable, à mes gémissements et à mes douleurs (*sic*). Cette confiance que Vous me continuez est elle-même l'indice certain de Votre présence dans ce désert et comme le bruit de Vos pas qui retentit comme un écho au fond de mon âme désolée, autant que mes gémissements mêmes".⁴⁵

De cette disposition foncière, qu'entretient sa dévotion centrale à Jésus-Hostie, elle fait bientôt une règle applicable à tout chrétien :

"Que ne pourrait une âme constamment unie à Jésus, si elle se rendait les mystères de sa vie et de sa mort toujours présents?".⁴⁶

Au fond de cette théologie de la présence de Dieu,⁴⁷ il y a sa conviction que tout baptisé est inséré dans "l'ordre de la grâce, un ordre qui connaît ses lois comme l'ordre de la nature, hors de laquelle elle ne s'écarte moralement jamais".⁴⁸ Elle l'asseyait sur la doctrine classique de la Communion des saints, mais sa corollaire, trop oubliée aujourd'hui de "la réversion des mérites" lui permet d'en dégager toute la force apostolique : "...Les mérites des justes par la communion des saints sont souvent répartis avec une abondance spéciale sur les âmes les plus misérables. Le père de l'enfant prodigue fit pour ce fils des réjouissances à son retour, des dépenses qu'il n'avait jamais faites pour l'ainé".⁴⁹

Spiritualité féminine de l'accueil du don de Dieu, hardiesse et autonomie dans le cadre de l'Église des simples laïcs, femmes et hommes, enfin théologie de la présence de Dieu, tous ces traits apparaissent désormais des voies d'avenir du christianisme. Par où l'on voit que nous avons encore beaucoup à apprendre des saints, même si, comme Mlle Jaricot, ils sont en attente de canonisation !⁵⁰

NOTES

¹ Message final, *op. cit.* p. 526.

² G.N. n° 262 (1^{er} mai 1835)

³ G.N. n° 68 (1818). Une note rédigée au cours du premier semestre 1824 dans son carnet spirituel rapporte le contenu de l'un de ces entretiens : "...Reste avec moi dans le fond de ton coeur, je suis avec toi et ton coeur est mon tabernacle ; tu es vraiment une église vivante dans laquelle j'habite par la communion que tu fais tous les jours. Quand tu es obligée de parler aux créatures, ne perds pas de vue ma présence en ton coeur. Je dois être seul à seul avec toi. Tu ne dois pas sortir de ma présence pour t'occuper des choses de la terre. Oui, ma fille, tu dois te pénétrer de tous les sentiments que j'ai envers mon Père dans la divine Eucharistie, pour être toi-même une Eucharistie vivante qui m'adore, s'humilie, s'anéantisse pour ma gloire, comme je le fais dans mon sacrement pour la gloire de mon Père" (*Id.* n° 137 [1]).

⁴ Joseph FOLLINET; "*Pauline-Marie Jaricot*" in *A temps nouveaux, mission nouvelle, Actes du Premier Congrès missionnaire international*, Paris, Centuron, 1963, p. 295.

⁵ J.S. p. 202-3.

⁶ Discours de M. l'abbé Dufournet à Saint-Nizier, 9 janv. 1962 in *A temps nouveaux... op. cit.* p. 300.

⁷ "Victimale (spiritualité)" *Dict. de spirit.* T.XVI, col 531-545 (1994). Richard GRIFFITHS *The Reactionary Revolution. The Catholic Revival in French Literature, 1870-1914*, Constable, Londres, 1966.

⁸ Cite par G. Naidenoff, *op. cit.* p. 20.

⁹ G.N. n° 113. J'ai consulté l'édition de 1899 due à Julia Maurin.

¹⁰ "Le don de soi-même devient (à l'homme) une pensée habituelle. Voilà ce qui rend la charité active et persévérante" (p. 104 de la 20^e édition de 1905).

¹¹ J.S. p. 32, Conseils à sa nièce Pauline, vers 1840.

¹² G.N. n° 157 (s.d.)

¹³ Arch. domin. de Lyon, XVII, 10 Institution du Rosaire Vivant : des commencements".

¹⁴ G.N. n° 171 (s.d.).

¹⁵ Lettre à Mme Dalbonne, janvier 1829 (CRV).

¹⁶ G.N. n° 168 (2).

¹⁷ G.N. n° 201 (juil-sept. 1831) où, à la suite, on lit : "Ô divine Eucharistie, vous n'étiez pas plus tôt en moi, que toutes mes souffrances se calmaient comme un enfant qui s'endort sur le sein de sa mère en l'aimant. Si je m'éveillais, mon coeur voisin du saint autel où vous résidiez retrouvait, avec son unique trésor, cette paix délicieuse qui m'endormait de nouveau sur votre coeur, où je puisais de nouvelles forces pour soutenir les souffrances du jour".

¹⁸ G.N. n° 187 (mai 1828).

¹⁹ La propriété "Bréda" fut achetée grâce à un emprunt en 1832. En outre, Pauline acquit l'ancienne Visitation en 1835, un refuge face à l'Antiquaille et négocia avec les religieuses du Cénacle et la Compagnie de Jésus la vente d'autres domaines appartenant à Mme Perrin.

²⁰ CRV. 1835-6.

²¹ J.S. p. 47. Voir aussi p. 56.

²² G.N. n° 131 (s d).

²³ J.S. p. 57-8. Voir aussi pp. 24 et 54.

²⁴ *Id.*

²⁵ On rapprochera cette séquence de la spiritualité de la miséricorde divine d'Hélène Kowalska, récemment canonisée. À cette occasion, Jean-Paul II a déclaré : "...En fixant sur (Dieu) notre regard, en nous mettant en parfaite harmonie avec son cœur de Père, nous devenons capables de regarder nos frères avec des yeux nouveaux, dans une attitude de gratuité et de partage, de générosité et de pardon. Tout cela est miséricorde !" (D.C. n° 2226 du 21-06-2000, p. 458).

²⁶ "Le salut leur viendra d'en haut, par l'intercession de Marie, des Anges et des Saints... Tout semble démontrer que le Seigneur renversera par ces moyens les hauteurs et les retranchements qui nous séparent de nos frères..." J. X. p. 219.

²⁷ *Id.* p. 46.

²⁸ Il est fait état de la Turquie, de l'Algérie, des États-Unis (à Nashville, la cathédrale est dédiée au Rosaire), de La Guadeloupe, de plusieurs États d'Amérique du Sud. (CRV).

²⁹ J.S. pp. 200-1.

À son départ pour le Tonkin, le 4 août 1835, l'abbé Retord écrit à Pauline et à Sophie, "...L'association du *Rosaire Vivant* et l'Association pour la *Propagation de la foi* sont soeurs, l'une et l'autre ont eu Lyon pour berceau et Mlle Jaricot pour mère : c'est elle qui, dans son industrieuse charité, aidée de Dieu, a enfanté ces deux oeuvres, dont la première fait et fait encore tant de bien aux missions. Or, la seconde serait-elle stérile pour nous ? C'est Dieu sans doute qui a inspiré ces deux oeuvres, moyens fragiles en apparence, mais qui, avec les mérites de la Croix et la protection de Marie, peuvent produire de grands fruits pour nos missions, dans la suite...". Mgr Verrolles, vicaire apostolique de Mandchourie, écrit le 17 août 1850 : "Mais avant tous les autres, nous missionnaires et sentinelles perdues de l'Extrême-Orient qui ne vivons, qui n'existons que par la Propagation de la foi, cette oeuvre admirable sortie de vos mains, de votre coeur, avec quel sentiment de gratitude et de bonheur ne devons-nous pas vous aider au jour de votre détresse, détresse causée par votre charité, vous, Mlle, que j'allais appeler la mère de nos Missions !..." (Arch. domim. de Lyon).

³⁰ J.S. pp. 83-4.

³¹ D.L.T. 2 p.216.

³² J.S. pp. 247-51

³³ J.S. p. 110.

³⁴ D.L.T. 2 p. 187 et J.S. p. 113.

³⁵ J.S. p. 85. Cf. aussi cette prière rapportée par D.L.t. 2 p. 118-9: "Bon Maître, vous avez daigné vous faire ouvrier, et vos divines mains ont connu les fatigues d'un rude labeur. Faites que le foyer de pureté et d'amour de l'atelier de Nazareth projette quelques-uns de ses rayons sur ceux de notre France, afin que la foi ravivée ennoblit à nouveau la pauvreté de mes frères et adoucisse leurs fatigues !".

³⁶ J.S. pp. 105 et 120.

³⁷ J.S. p. 122.

³⁸ J.S. p. 150.

³⁹ *Id.*

⁴⁰ D.L.T. 2, pp. 255-268. Ici, p. 261.

⁴¹ G.N. n° 136 (avant 1824 ?)

⁴² Voir la récente édition critique de Conrad de Meester, *Histoire d'une âme de sainte Thérèse de Lisieux*, Carmel éd. 2000.

⁴³ J.S. p. 228.

⁴⁴ Cf. Lorsque le Fils de Dieu eut fait retour dans la gloire de son Père, il commença, d'une manière mystérieuse, à être plus présent par sa divinité, alors qu'il était plus éloigné quant à son humanité" Saint Léon le Grand, *Homélie pour l'Ascension*, 2,4 : S.C. n° 74, p. 140.

⁴⁵ D.L.t. 2 p. 189.

⁴⁶ J.S. p. 54 (Carnets personnels).

⁴⁷ Cf. le dernier écrit du missiologue Anton PETER, "*Christliche Präsenz als missionarisches Konzept*", in *Neue Zeitschrift für Missionswissenschaft*, n° 54-1998 / 4, pp. 241-258.

⁴⁸ Arch. domin de Lyon, B. 1900.

⁴⁹ J.S. p. 138 (5-01-1848).

⁵⁰ Cf. l'éloge appuyé que Jean XXIII fit de Pauline Jaricot à l'ouverture du Congrès missionnaire international de Lyon de 1962 : "Ce sont les pieux exploits d'une jeune fille hors-pair, fleur resplendissante de Lyon, gloire incomparable du peuple de France, qu'on va honorer à juste titre..." (*A temps nouveaux... op. cit.* p. 9). Le décret de la S.C des Rites la proclamant vénérable est daté du 25 février 1963.